

Pierre FABRICIUS
LAN Sunnary

QUELQUES CONTES ET LEGENDES KHMERS

Après le conte de *Ta Prohm Vat Nokor Ba Chey*¹, est ici proposée une sélection de sept contes, traduits en français et inédits, fruits d'une collaboration avec Pierre Fabricius² qui remonte à la fin des années 1960³. Ces contes sont extraits des volumes de contes et légendes cambodgiens *Prajum Ryeñ Preñ Khmaer*, publiés en khmer par les soins de l'Institut Bouddhique de Phnom Penh⁴.

*

Avant d'être transcrit sous forme de manuscrits ou de livres, ce genre de littérature était oral, ce qui fait que pour la même histoire le titre, le(s) nom(s) du (des) personnage(s) peuvent changer, et parfois même le récit comporter des variantes. Ces récits, d'inspiration populaire, servent de guide moral pour décrire ce que les Khmers considèrent comme un bon comportement dans la vie quotidienne. Les contes et légendes khmers, d'une grande richesse, permettent ainsi d'appréhender la vie quotidienne, les données sociologiques et religieuses, les mœurs et coutumes, bref la mentalité khmère traditionnelle. Héritage ancestral, ces textes peuvent aussi être considérés comme des fables philosophiques. Ils appartiennent au patrimoine culturel du Cambodge, mais les Khmers n'y prêtent malheureusement pas toujours l'attention

¹ *Péninsule* 31, 1995 (2), p. 61-76.

² LAN Sunnary, "Pierre Fabricius (1912-1988)", *Péninsule* n°28, 1993, pp. 13-17.

³ "L'Histoire des deux compères", *Etudes cambodgiennes* (Phnom-Penh), 17, janvier-mars 1969, pp. 36-37.

⁴ Le premier volume est daté de 1959 et le dernier, tome IX, de 1974. Voir bibliographie ci-après.

qu'ils devraient, car un peuple ne peut survivre que s'il maîtrise sa propre culture⁵. L'on peut néanmoins espérer que cette culture khmère ne sera pas trop remise en question dans l'avenir, sous l'influence de cultures étrangères ou de diverses 'sous-cultures', ce qui dépend en priorité des Cambodgiens...

C'est Etienne Aymonier, en 1878, qui le premier a fait connaître à l'Occident ces contes en khmer, avec un court résumé en français⁶. Vers 1900, à l'initiative de l'abbé Joseph Guesdon, les éditions Plon-Nourrit ont publié une série de contes en khmer⁷. De nombreuses traductions en français furent ensuite élaborées par différents chercheurs⁸.

I. CONTE DU PRASAD VAT NOKOR II⁹

1. À propos du Vat Nokor

On pourra se référer à une version publiée précédemment dans *Péninsule*¹⁰. Rappelons seulement que Vat Nokor se trouve à proximité (environ 3 km) du chef-lieu de la province de Kompong Cham, lequel porte le même nom que la province. La province de Kompong Cham est comprise entre le 10°60' et le 12°15' de latitude nord et 103°20' de longitude est de Paris¹¹. La capitale provinciale est à 124 km au nord-est de Phnom Penh, par la route¹², et à quelque 100 km par voie fluviale¹³. Comme Phnom Penh, la ville elle-même se trouve au bord du Mékong. L'étymologie du nom Kompong Cham est très controversée. D'après Lucien

⁵ Si la survie d'un peuple dépend de la richesse économique, son propre fond culturel en constitue la pierre angulaire.

⁶ AYMONIER, Étienne, *Textes khmers*, publiés avec une traduction sommaire, 1^{ère} série, *Choix de contes populaires : Tmenh Chey, le Juge Lièvre, Satra Keng Kantray, Mea Ioeng* (fragment), *Édification d'Angkor Vat*, Saigon, Autographié, 1878, in-4°, 2 + 84 + 292 p.

⁷ La collection de ces textes est disponible à la Bibliothèque Nationale, la bibliothèque de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO), la bibliothèque de la Société Asiatique à Paris.

⁸ Auguste PAVIE, *Les contes du Cambodge*, Ernest Leroux, Paris, 1921, réédité par Sudestasia, Paris, 1988 ; Guillaume-Henri MONOD, *Légendes cambodgiennes que m'a contées le gouverneur Khieu*, Paris, 1922, et *Contes khmers*, Paris, 1943. Paul MIDAN, "Le roman cambodgien du Lièvre", *Extrême-Asie*, 8-10, fév.-avr. 1927, p. 275-292, p. 334-351, p. 365-383, et, "Histoire du Juge Lièvre", *Bulletin de la Société des Études Indochinoises*, VIII, 4, 1935, p. I-VI et 1-116 ; MARTINI, François & BERNARD Solange, *Contes populaires inédits du Cambodge*, Paris, G.P. Maisonneuve, 1946 ; THIERRY, Solange, *Le Cambodge des contes*, Paris, L'Harmattan, 1985 ; *De la rizière à la Forêt, contes khmers*, Paris, L'Harmattan, 1988 ; KHING Hoc Dy, *Contes et légendes du pays khmer*, Paris, 1989.

⁹ Son titre exact est : "Conte de Ta Prohm (Tā Brahm) Vat Nokor Ba Bachey (Nagar Bā Jāy) de la province de Kompong Cham".

¹⁰ Pierre FABRICIUS & LAN Sunnary, *op. cit.*, p. 61-76.

¹¹ ANON., *Monographie de la circonscription résidentielle de Long-ho*, Saigon, 1907, p. 1-2.

¹² TAN Kim Huon, *Géographie du Cambodge*, Phnom Penh, 3^e éd, 1969, p. 69.

¹³ ANON., *Monographie ..., op. cit.*, p. 2.

Loubet¹⁴, il faut comprendre Kompong Cham par Kompong Châm (*kampon cām*) signifiant “attendre”. Ce mot est le diminutif même de Kompong Cham koy. *Koy* (*gay*) signifie “observer, surveiller, guetter”, et, par la suite “douane”. Toujours d’après Lucien Loubet, le doublet *koy*, qui a le même sens que *châm*, est tombé en désuétude et il ne reste plus que Kompong Cham “port ou embarcadère des Malais”. La résidence de Kompong Cham a été créée par l’arrêté du 1^{er} janvier 1885.

Il existe deux monographies du Vat Nokor, l’une d’Henri Parmentier¹⁵, l’autre de Francis Baudoin, ancien résident supérieur de France au Cambodge¹⁶. Le *prāsād* comprend, au centre, un sanctuaire en grès, précédé de deux bibliothèques, au nord et au sud une enceinte, la première percée d’un gopura d’entrée à chaque orient ; suivies de quatre autres, également en latérite et de même structure que la première. À l’est, à 500 m. environ de l’enceinte extérieure, se trouve un grand bassin, le Tonlé Om, qui s’étend d’est en ouest et mesure environ 450 m sur 300. Ici, comme à l’accoutumée chez les Khmers, les enceintes d’un *prāsād* sont comptées de l’extérieur vers l’intérieur à l’encontre de la règle architecturale. Dans son ensemble, Vat Nokor est du style du Bayon, contemporain du règne de Jayavarman VII (1181?-1216). Mais, un peu partout, comme pour certains monuments, des remaniements postérieurs ont été entrepris, surtout au XVI^e siècle¹⁷. Ces rajouts tardifs sont surtout visibles sur les frontons à scènes de la tour centrale, où est sculptée la vie du prince Siddhārtha, le futur Bouddha. Pour Madeleine Giteau, seul le fronton nord où est figuré le Grand Départ est original¹⁸. Les trois autres, plus récents (en principe du XVI^e siècle), sont : à l’est, la Victoire sur Māra ; au sud, la Coupe des cheveux ; et à l’ouest, le Sommeil des femmes dans le palais ou la Dernière nuit du Bodhisattva dans son palais. Selon Madeleine Giteau, les villageois identifient ce personnage comme le Bouddha du futur : Maitreya¹⁹. L’auteur, anonyme, de ce conte, a bien identifié les frontons est, nord et sud ; par contre il a identifié celui de l’ouest comme représentant le Bouddha au milieu de ses disciples. Ces frontons ont des rampants décorés de *nāga*²⁰.

Si la seconde version du conte est plus courte que la première, l’intrigue principale reste la même, l’inceste, un phénomène très rare chez les Khmers²¹ ! Le personnage

¹⁴ Lucien LOUBET, *Monographie de la province de Kompong Cham*, Phnom Penh, 1959, p. 5 sq.

¹⁵ Henri PARMENTIER, “Vat Nokor”, *BEFEO*, XVI, 4, 1916, p. 16-38 et pl. I-V.

¹⁶ Francis BAUDOIN, “Un Souvenir du passé khmer : Wath Nokor”, *Extrême-Asie*, juillet 1926, p. 291-296 ; cette étude ne nous a pas paru assez scientifique pour servir de référence.

¹⁷ Madeleine GITEAU, “Note sur les frontons du sanctuaire central de Vatt Nagar”, *Arts Asiatiques (AA)*, XVI, 1967, p. 125-140.

¹⁸ Madeleine GITEAU, *op. cit.*, p. 136 ; LAN Sunnary, “L’imagerie du cheval au Cambodge”, *Eurasie* n° 8, 1999, pp. 173-192.

¹⁹ *Brah Śrī Ariya Metrī* ; cf. Madeleine GITEAU, *op. cit.*, p. 127.

²⁰ Pour plus de détails cf. LAN Sunnary, “Le dragon dans l’art”, *Eurasie* n° 8, 1999, pp. 173-192.

²¹ L’inceste aux yeux des Khmers est un crime de premier degré. Notre mère nous disait toujours que ce sont les animaux qui ont des relations charnelles avec leur mère, et non les humains. Mais ici, l’action est non préméditée.

principal, Prohm, est le fils d'un prince héritier et d'une femme du peuple dans la première version (Vat Nokor I), et d'un couple de cultivateurs dans la seconde (Vat Nokor II). Il atterrit en Chine, par voie officielle afin d'apprendre les sciences politiques (Vat Nokor I), dans le ventre d'un gros poisson qui l'a avalé (Vat Nokor II). Dans les deux versions, le père est mort, et la mère est restée veuve. À son retour, sans le savoir, le héros vit en couple avec sa mère. Pour expier un tel péché, il lui faudra élever un stupa pour y mettre les cendres maternelles et ériger une statue le représentant saluant l'urne funéraire.

2. Le conte²²

À l'Ouest de la route nationale n° 7 venant de Phnom Penh, dans la proximité immédiate de Kompong Cham, se trouve un monument ancien que les villageois appellent le *Prāsād Vat Nokor*. Situé à 200 m de la route nationale, on y accède par une piste empierrée, praticable en toute saison. Le *Prāsād* se trouve tout près du chef lieu de la province, qui est très peuplé et est par ailleurs siège de deux monastères bouddhiques et d'autres lieux de culte et d'édifices anciens, ce qui fait que cette agglomération est le centre d'un va-et-vient quotidien intense. Bien que les gens installés à côté du *Prāsād* et les touristes de passage à Kompong Cham connaissent parfaitement le monument, ils en ignoraient l'histoire exacte que véhiculait la tradition orale. Mais depuis une trentaine d'années, la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge centralise et diffuse les documents rappelant le passé afin de sauvegarder, faire connaître et aimer le patrimoine culturel dont les vestiges sont disséminés un peu partout au Cambodge.

Venant de Phnom Penh, à 3 km de la ville de Kompong Cham, à l'ouest et à droite de la route nationale, on tombe sur la piste que nous venons d'évoquer. Elle est rectiligne, bordée d'arbres des deux côtés, et conduit au *Prāsād*. De nos jours, il se trouve dans le canton d'Ambil, arrondissement de Kompong Siem.

Le *Prāsād* lui-même et ses dépendances sont orientés à l'Est par rapport à la route nationale. Parvenu à ce site historique, on se trouve en face d'un portail en latérite large de 3 mètres. Le portail n'est plus agrémenté de superstructures (*kāmbul*) décorées, sans doute effondrées à cause de leur vétusté. Il ne reste que les pierres nues, posées les unes sur les autres, mais leur facture rappelle bien celle d'un portail ou, selon les chercheurs, d'un *gopura*. De chaque côté du *gopura* s'élève le mur d'enceinte, partiellement écroulé, d'une hauteur d'environ 3 mètres et d'une épaisseur de 0,60 m. Une rangée de motifs floraux bien alignés, taillés dans le grès, en pare le faite. Alors que des véhicules de faible gabarit traversent sans difficulté le portail d'entrée, les voitures plus importantes doivent s'y engager prudemment, sous peine d'accident du fait de l'exiguïté du passage.

Après avoir franchi le portail, on aperçoit aussitôt un grand étang ; le niveau de son eau limpide est toujours le même d'un bout à l'autre de l'année. Les villageois y puisent constamment l'eau dont ils ont besoin. L'étang est entouré d'un mur. Il

²² *Recueil de contes et légendes cambodgiens*, tome VI, Phnom-Penh, 1965, pp. 21-31.

convient de remarquer que ces pierres sont assemblées avec du mortier ; mais que les pierres utilisées pour la confection des marches qui descendent à l'eau sont anciennes, c'est-à-dire assemblées sans mortier. Au bord de l'étang, côté sud, s'élançant de nombreux cocotiers au feuillage épais : ils ombragent une grande partie du terrain environnant où a été érigé un monastère comportant un sanctuaire (*vihār*), des cellules, des abris destinés aux fidèles, le tout harmonieusement disposé. Les villageois l'appellent Vat Nokor Krau ("Vat Nokor extérieur"). Au côté droit du portail d'entrée, on remarque un édicule construit à la manière d'une maison de *neakta* chinois. Une modeste porte d'accès s'orne de caractères chinois, et une courette joliment dallée permet au visiteur de se rendre à cet édicule. Bien que ledit édicule soit orienté au sud, les trois grandes statues placées à l'intérieur, au lieu de regarder le sud afin d'accueillir les arrivants, fixent l'ouest ; c'est pourquoi les visiteurs doivent faire demi-tour à droite s'ils désirent examiner les sculptures. Les trois images, plus grandes que nature, portent sur le crâne une protubérance (*uṣṇiṣa*) qui ressemble à celle des statues du Bouddha. La statue principale du lieu, disposée sur un socle, est la plus grande des trois. Le personnage qu'elle représente est assis, jambes croisées et mains respectueusement jointes (*añjali*) : son regard fixe obstinément l'ouest. Les deux personnages qui le côtoient de part et d'autre se tiennent debout à même le sol, armés de gourdin. On ne peut pas voir que ces trois statues sont sculptées dans le même matériau (pierre de grès) car elles sont maintenant recouvertes et en quelque sorte illuminées de feuilles d'or. Les villageois invoquent le personnage du milieu en s'écriant "Ta Prohm ! Ta Prohm !" En effet, ils se souviennent de la vieille légende relative au Ta Prohm et que nous allons rapporter plus loin. Elle explique pourquoi celui-ci rend hommage à sa mère dont les ossements sont déposés dans le stupa érigé à l'ouest et en face de lui.

À quelques pas de là, vers la droite, une piste longue, en le rasant, l'édicule de Ta Prohm. Dans une inflexion de la piste s'alignent, au nord, des stūpas, tandis que dans un autre édicule, ombragé par un banyan, est logée une statue du Bouddha se livrant à de sévères mortifications.

Voici maintenant la chaussée d'accès rectiligne, tracée autrefois. Elle débouche sur le portail d'entrée de l'enceinte suivante. Ce portail est précédé, à droite, d'une terrasse où l'on peut encore voir ce qui reste des soubassements en latérite et des balustrades sculptées dans la pierre qui représentaient des nagas. De gigantesques lions, la tête dressée, y étaient également alignés. Les dimensions du *gopura* donnant sur la deuxième enceinte sont presque identiques à celles du *gopura* de la première enceinte déjà signalée, mais son ornementation est plus riche. Le *gopura* franchi, on aperçoit, de chaque côté de la chaussée, deux pavillons de repos qu'ombragent, de part et d'autre, de grands banyans. Ces petits pavillons, construits au début du XX^e siècle, accueillent les visiteurs désireux de se reposer ; il s'agit de constructions légères dépourvues de murs, ouvertes aux quatre orientes. Ils sont coiffés d'une toiture en briques, leur sol est recouvert de beaux carreaux. À l'intérieur, les auvents sont décorés de jolies peintures ; celles-ci illustrent différents épisodes empruntés aux dix Jātaka. Tout près de ces deux pavillons de repos s'étendent deux grands bassins qui flanquent de chaque côté la chaussée axiale. S'ils ressemblent au bassin aménagé en

face de l'édicule consacré à Ta Prohm (cf. *supra*), ils sont cependant plus petits et remplis d'eau seulement pendant la saison des pluies.

En avançant de quelques pas, on rencontre le *gopura* conduisant à la troisième enceinte. Bien que sa facture soit identique à celle des *gopuras* des deux premières enceintes, son sommet ainsi que son mur d'enceinte sont mieux conservés. Ce mur d'enceinte formant cloître, il permet aux gens de circuler sans être exposés aux intempéries. Il est surplombé de deux tours, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Des deux cotés du mur d'enceinte, des terrains spacieux offrent aux visiteurs un coup d'œil plein de charme. Au-delà de ce dernier mur d'enceinte se dresse la tour-sanctuaire, haute de 15 mètres environ. La base de son soubassement constitue un carré de 8 mètres. Aucun Lokeśvara n'est placé au sommet de la tour ; les étages s'élevant jusqu'au sommet, agrémentés de quelques motifs divers, ressemblent à des pétales de lotus. Bien que la pointe ayant dû coiffer le sommet de la tour se soit écroulée, il est probable qu'à l'origine c'était celle d'un stupa. Alors que l'étage supérieur se développe sous la forme de pétales de lotus, les étages inférieurs, jusqu'au sol, sont carrés. L'étage le plus bas comporte un fronton dont les décors relèvent du style d'Angkor. Les tympanes des frontons – orientés selon les points cardinaux – sont décorés de sculptures illustrant la vie du Bouddha. Le tympan du fronton-est célèbre la victoire que le Bienheureux remporta sur le roi Mara ; celui du nord représente le prince Siddhartha, monté sur son coursier Kanthaka, alors qu'il quitte le palais.

Le 3^e tympan montre le Bodhisattva Gautama tranchant son chignon au bord de la rivière Nairanjana. Le dernier enfin illustre le Bouddha au milieu de ses disciples. Le rampant de chaque tympan comporte deux nagas sculptés, épousant le losange, de sorte que leurs queues se rejoignent en haut et que leurs têtes, séparément, sont tournées vers le bas. On remarque, entre les frontons, quatre statues du Bouddha, une à chacun des quatre orient, vainqueur de Mara. De nos jours elles sont toutes rayonnantes, car les dévots les ont recouvertes de feuilles d'or. Les villageois firent également édifier un *vihār* juste à l'est de la tour-sanctuaire sur laquelle s'adosse une partie du toit du sanctuaire bouddhique. Construction moderne (elle emploie du mortier), la toiture du *vihār*, dépourvue de murs, est en briques polychromes. Sous la toiture orientale du *vihār* est placée une stèle ressemblant à un *śīmā*. Le texte gravé dans la pierre est bien conservé et, de ce fait, parfaitement lisible ; le recto est rédigé en pali, et le verso, en khmer.

Après avoir laissé le *prāsād* auquel est accolé le *vihār* moderne, lequel, de toute façon, ferme le centre de l'enceinte, le touriste peut se déplacer à son gré. Il sortira de la 3^e enceinte par le portail occidental du *gopura* en se dirigeant soit à gauche, soit à droite. Parvenu à la 2^e enceinte, on voit d'abord, à gauche, deux édicules érigés côte à côte. Celui de l'ouest abrite de nombreuses statues, grandes et petites, du Bouddha. Celui de l'est, pourvu de murs solides, n'abrite qu'une seule statue : mesurant de la tête jusqu'aux pieds 10 mètres environ, elle représente le Bouddha entré dans le *parinirvāṇa*. Puis, à droite, on aperçoit deux autres édicules : celui de l'ouest est réservé à de grandes et petites statues du Bouddha dont les jambes croisées font plus d'un mètre de diamètre. Ces quatre Bienheureux assis sont disposés de sorte que chacun d'eux regarde l'un des quatre orient.

Après la visite de ce lieu, on peut se diriger tout droit au nord en longeant la 2^e enceinte et la franchir par les brèches du mur endommagé. On voit alors un grand étang ancien presque semblable à celui aménagé devant l'édicule de Ta Prohm. À l'Ouest du lac on distingue des cellules, des pavillons faisant partie d'un second monastère appelé par les villageois *Vat Nokor Knong* ("Vat Nokor intérieur").

Voici le vieux conte relatif à la statue de Ta Prohm.

*Le vieux conte de Ta Prohm*²³

Un couple de cultivateurs vivant dans le village de Tuol Sbauv, ("Terre à herbes à paillote", qui est le nom ancien de Kompong Cham), partit pour s'occuper de la terre. Il emmena son bébé âgé de deux mois, l'installa sous un arbre *pnou* et se mit à travailler d'arrache-pied. C'est alors que survinrent des oiseaux friands des fruits de *pnou*. Avec leurs becs ils entaillèrent bruyamment les fruits et, en même temps, salirent de fiente le nouveau-né. De plus, un des fruits, tombé sur la tête de l'enfant, lui fit une blessure profonde qui saignait abondamment. Quand les parents s'en aperçurent, ils portèrent le bébé, pour le nettoyer, au bord du fleuve à un endroit dénommé Chrouy Thma ("langue de terre recouverte de pierres"). Comme les parents s'y étaient pris maladroitement, le petit leur échappa des mains. Aussitôt un gros poisson l'avalait et disparut. En proie au chagrin, les parents pleurèrent à chaudes larmes, mais ne sachant que faire, ils s'en furent chez eux.

Quant au poisson, il descendit le Grand Fleuve (le Mékong), et atteignit, par la Mer de Chine, l'Empire du Milieu. Un pêcheur chinois qui avait tendu son épervier attrapa ce gros poisson. En le vidant, il vit soudain un bébé encore vivant. Il l'offrit à l'empereur qui l'aima comme son propre fils jusqu'à son adolescence et lui fit faire des études très poussées. Une fois adulte, le jeune homme sollicita de l'empereur la faveur de se rendre à son pays natal, de s'enquérir de ses parents et de revenir ensuite. L'empereur eut la bonté de faire armer une jonque et de mettre à la disposition de l'adolescent une escorte de cinq cents serviteurs. Lorsque la jonque eut atteint Kompong Cham, le jeune homme débarqua dans le dessein de se rendre chez les habitants du lieu et renvoya le bateau. Il se fit appeler Chau Prohm ("le jeune Prohm") et alla loger chez une veuve. Comme ils vivaient ensemble depuis longtemps, ils s'éprirent l'un de l'autre et finirent par se marier.

Un jour, Chau Prohm se reposait à côté de son épouse : celle-ci passa ses doigts dans la chevelure de son mari et y sentit une cicatrice complètement dégarnie. Comme elle désirait en connaître la cause, Chau Prohm se déclara l'homme le plus

²³ On retrouve une variante de ce conte dans la *Babad Tanah Jawi* : l'histoire de Prabu [seigneur] Watugunung ; Watugunung signifie la montagne de pierre... ce qui n'est pas sans évoquer la statue de pierre du conte khmer. Ces contes, dont on ne peut qu'encourager l'étude comparative, attestent ainsi la rémanence d'un fond culturel commun sud-est asiatique, antérieur à l'indianisation. Voir, par exemple, pp. 7-11 de l'édition contemporaine (en javanais) pour enfant de Sugiarta Sriwibawa, *Babad tanah Jawa*, t. 1, Jakarta, Pustaka Jaya, 1976, 123 p. (M-S V).

malchanceux au monde, ou peu s'en faut, et lui répéta l'histoire entière que lui avaient racontée ses parents adoptifs au cours de sa prime jeunesse.

Mise au courant de l'histoire entière, l'épouse de Chau Prohm baissa la tête et pleura en silence. Fort surpris, Chau Prohm questionna sa femme afin de savoir pourquoi elle pleurait. Secouée de sanglots, elle dit à son mari avoir emmené, jadis, son petit au fleuve pour le baigner. Là, son garçonnet lui échappa des mains, tomba à l'eau et fut happé par un énorme poisson. Sur ces entrefaites, son premier mari contracta une maladie et en mourut. Alors Chau Prohm comprit que l'enfant en cause était lui-même. Comme il avait ignoré cet accident, il n'avait cessé de commettre un péché en aimant sa mère comme une épouse. Il se prosterna devant elle et implora son pardon. De plus, il supplia sa mère de lui infliger n'importe quel châtiment capable de le délivrer d'un karma aussi funeste. En conséquence, sa mère ordonna de faire construire une statue représentant son fils assis, rendant hommage, les mains jointes, à sa mère, jusqu'à l'an 5000 de l'ère bouddhique.

La dimension plutôt réduite de ce monument ancien qu'est Prāsād Vat Nokor est d'autant moins pénible qu'il est dépourvu d'étages. C'est pourquoi on peut le visiter à tout moment, aussi longtemps qu'il fait jour. Si nous le visitons au début du crépuscule, une sensation étrange, suscitée par les rayons du couchant, nous étreint : en effet, les derniers feux du soleil embrasent la totalité de la tour-sanctuaire ; s'y mêlent, de plus, les senteurs montant des rizières d'alentour, ce qui rappelle le rayonnement de l'impérissable grandeur khmère.

II. CONTE SUR L'ORIGINE DU NOM DE L'AN DU PORC

1. Le contexte

Le calendrier khmer, comme celui des autres pays de l'Asie du Sud-Est, comporte un cycle de 12 années représentées chacune par un animal : rat, bœuf²⁴, tigre, lièvre, dragon, serpent, cheval, chèvre, singe, coq, chien et porc²⁵. C'est un cycle duodénaire dont on fait le tour en 60 ans, c'est-à-dire 12×5 ²⁶. À quand remonte cette tradition ? Est-ce un apport étranger ou une invention purement khmère ? En Chine, ce calendrier existe depuis la haute antiquité²⁷. Malgré cela "le cycle des douze animaux ne fut inventé ni par les Hindous (chez qui ce cycle n'existe d'ailleurs pas), ni par les Chinois. Le nom des douze animaux attribué à chaque année du cycle n'a pas

²⁴ George CœDES pense plutôt que le buffle, comme dans les pays voisins, correspondrait mieux étymologiquement au mot khmer *chut* (*jūt*) pour désigner l'année ; cf. "L'origine du cycle des douze animaux au Cambodge", *Toung Pao*, XXXI, 1 & 2, 1934, p. 330.

²⁵ Pierre FABRICIUS & Lan SUNNARY, "Un manuel moderne de divination cambodgienne", *Eurasie*, 2, 1992, p. 146.

²⁶ *IBID*, p. 142.

²⁷ George CœDES, *op. cit.*, p. 315.

d'affinités étymologiques avec les langues des peuples qui l'adoptèrent."²⁸ Chez les Khmers, selon George Cœdès, la première apparition de l'emploi de ce cycle de douze années remonte au XI^e siècle d'après les documents épigraphiques connus. Quoiqu'il en soit, comme le souligne Eveline Porée-Maspéro, "le cycle des douze animaux n'est qu'un aspect d'une cosmologie qui établit d'étroits rapports entre l'homme, les animaux, le temps et l'espace. La façon même dont les Cambodgiens ont associé au cycle toute une série de données d'origines diverses prouve la valeur qu'il avait à leurs yeux."²⁹

2. Le conte³⁰

Voici le texte authentique du conte.

Un riche seigneur terrien disposant d'une immense fortune était le père d'un enfant qui, par malheur, était venu au monde avec le corps d'un porc. La forme animale de l'enfant affligea les parents. Mais le garçonnet put marcher en très bas âge et savait parler comme un humain. Poursuivant son travail avec ardeur et application, il ignorait la paresse ; il était très doué. Adolescent, il savait protéger les richesses de ses parents ; invité par eux à exécuter une tâche, il le faisait à leur entière disposition.

Dans son corps de porc il dissimulait des objets : même ses parents en ignoraient la présence. En effet, le porc possédait un arc et l'épée sacrée, armes magiques cachées à l'intérieur de son corps. Quand le porc eut atteint l'âge adulte, ses parents appréciaient de plus en plus son comportement convenable. Son corps, néanmoins, était celui d'un porc.

Un jour le porc dit à ses parents :

- Veuillez me chercher une épouse !

À ces paroles, les parents, interloqués, lui répondirent en soupirant :

- Cher enfant! La main de quelle fille veux-tu que tes parents aillent demander ? Les parents accepteront-ils de leur donner leur fille ? Et la fille acceptera-t-elle un époux comme toi ? Actuellement ton père et ta mère n'ont qu'un seul fils, toi. Toi, l'unique objet de leur soin et de leur amour. Nous t'aimons comme nous-mêmes. Bien sûr, nous ne sommes pas pauvres, nous ne manquons de rien. Quant à ton intention de nous faire demander la main d'une fille, cette histoire nous laisse pantois. Nous n'avons pas le courage de demander la main de qui que ce soit. Aux objections qu'on nous opposera, tu ne sauras justifier d'avoir chargé tes parents d'une pareille démarche. Ton père et ta mère en seront honteux. Si tu jettes ton dévolu sur une truie, il n'y aura nulle difficulté.

Le Porc répliqua :

²⁸ Pierre FABRICIUS & LAN Sunnary, *op. cit.*, p. 142.

²⁹ Eveline POREE-MASPERO, "Le cycle des douze animaux dans la vie des Cambodgiens", *BEFEO*, L, 2, 1962, p. 324.

³⁰ *Recueil...*, tome VII, 2^e édition, Phnom Penh, 1968, pp. 71-80.

- Je ne désire point de truie pour épouse. J'aimerais épouser une jeune femme humaine. S'il vous est impossible de la trouver, je vous prie de m'autoriser à la chercher moi-même.

Puis, un jour, sans en avoir soufflé mot, le Porc disparut de la maison. Le terrien fortuné et son épouse le cherchèrent partout, mais ne le trouvèrent pas, à leur grand chagrin.

Le Porc, avant son départ, se mit debout, s'immobilisa et invoqua les *Tevoda*, car il se disait :

- S'il y a une épouse qui m'a été destinée dans une vie antérieure, je supplie les divinités de guider mon cœur de sorte que j'aille tout droit vers elle, qu'elle demeure ici ou bien ailleurs.

Puis il s'en fut. Il chemina pendant plusieurs jours dans la forêt. Alors il rencontra une dame âgée en train de chercher toute seule des tubercules dans la forêt. Le Porc s'approcha d'elle :

- Madame, que cherchez-vous ? L'avez-vous trouvé ?

À la question du Porc sachant parler, grandement satisfaite, elle sentit naître en elle une forte affection pour lui. Elle répondit :

- Je cherche des tubercules, mais n'en ai point trouvé.

Le Porc :

- Où habitez-vous ? Votre mari vit-il encore ? Combien avez-vous d'enfants, Madame ?

La dame :

- Cher petit ! Ma maison se trouve là-bas. Mon époux est mort depuis bien longtemps. Je suis veuve et vis avec mes deux filles. Je n'ai pas de fils. Quant à mes filles, elles sont nubiles.

Quand le Porc eut entendu que la dame avait deux filles nubiles célibataires, il raconta son histoire par le menu afin de lui faire connaître tout. Puis il demanda la permission de l'accompagner.

La bonne dame pensa que le Porc savait parler convenablement, qu'il maniait le langage des humains d'une manière agréable à entendre et que ses parents étaient des seigneurs. Si jamais le Porc tombait amoureux de l'une de ses deux filles, à condition que celle-ci l'accepte, elle devrait les marier. Là dessus elle dit :

- Cher petit, aide-moi à trouver quelques tubercules!

Le Porc s'enfonça sur-le-champ dans la forêt afin d'aller chercher des tubercules. Là, il laboura le sol et déterra de nombreuses espèces de tubercules, qu'il répartit avec son groin en plusieurs tas. La dame, qui l'avait suivi, les ramassa et les jeta dans ses paniers. Le Porc demanda à la Dame de hisser les paniers sur son dos, puis la suivit jusqu'à chez elle.

Au retour de la mère, les deux filles sortirent de la maison pour l'accueillir. La vieille dame présenta le Porc à ses enfants pour que celles-ci fissent connaissance avec lui. Puis elle prit les paniers chargés de tubercules du dos du Porc et les posa à terre. Les jeunes filles s'approchèrent de leur mère et demandèrent en chuchotant :

- D'où vient ce Porc qui sait parler ?

Leur mère raconta tout. Peu de temps après cela, les jeunes filles et le Porc se connaissant davantage devinrent de bons compagnons et allèrent chercher des tubercules. Comme la vieille dame s'était rendue compte que les filles et le Porc s'entendaient bien, elle leur demanda si elles éprouvaient de l'affection pour le Porc. L'aînée répondit que le Porc la laissait absolument indifférente. La cadette, en revanche, dit :

- Je dois obéissance à ma mère. J'accepterai celui qui ma mère m'aura destinée. Satisfaite des paroles de sa fille, la vieille dame les rapporta au Porc. Celui-ci en fut ravi, et elle maria la cadette, selon les usages du pays, au Porc. La vieille dame aménagea à leur intention une demeure à part afin de leur assurer en permanence une vie heureuse.

Une quinzaine de jours après leur mariage, la nouvelle se répandit au village qu'une troupe de musiciens et de danseurs devait se produire à proximité du logement du Porc et de son épouse. Les villageois, vieux et jeunes, en étaient follement excités : ils bâclèrent le repas du soir et se rendirent, nombreux et bruyants, au lieu du spectacle. Neang Peou, l'épouse du Porc, désirait également assister au spectacle : elle proposa au Porc, son époux, de l'accompagner. Le Porc lui dit :

- Vas-y, ma chère! Je garderai la maison.

Autorisée par son mari, elle s'en fut avec les autres. Mais le Porc, pensant que son épouse était suffisamment éloignée de la maison, se dépouilla de son enveloppe de porc pour se rendre, à son tour, au spectacle. Il fit diligence afin d'arriver avant Neang Peou. Une fois sur place, il se joignit aux musiciens et se produisit avec eux : en effet il connaissait toutes les mélodies aussi parfaitement que les autres artistes.

À la fin du spectacle, se disant que Neang Peou et les villageois étaient partis chez eux, il interrompit sans plus son jeu et se hâta de rentrer avant son épouse et reprit sa forme de porc habituelle.

Quand Neang Peou fut rentrée, le Porc demanda :

- Ma chère, est-ce que le spectacle t'a plu ? Qu'a-t-on joué ? Neang Peou rapporta, puis ajouta :

- J'ai vu un très beau musicien. Son chant exquis était ponctué de gestes éloquentes et justes. Ce jeune homme avait su charmer tous les spectateurs sans exception.

Le Porc précisa :

- Est-ce que cette personne portait un sampot d'apparat bleu et une vareuse rouge ?

- Comment le sais-tu, mon cher ? Aurais-tu vu le spectacle ?

Le Porc ne répondit pas.

Il est vrai que le Porc et Neang Peou s'aimaient sincèrement. Mais leur amour ne s'exprimait que par de tendres paroles.

Un autre soir les villageois se rendirent, nombreux et bruyants, à ce même spectacle. L'épouse du Porc demanda de nouveau la permission d'aller assister au spectacle : elle l'obtint aussitôt. Puis, sa femme partie, le Porc ôta son enveloppe et participa, comme l'autre soir, aux jeux de la troupe. Dès la fin du spectacle, le Porc reprit à toute vitesse son ancienne enveloppe et se hâta de rentrer avant le retour de son épouse.

Aussitôt que sa femme eut franchi le seuil, il la questionna :

Le spectacle de ce soir était-il un nouveau succès, ma chère ? L'épouse :

- Il était encore plus beau.

Le Porc sourit et ajouta innocemment :

Cet acteur, plus brillant que les autres, était-il un garçon vêtu d'un sampot d'apparat bleu et d'une vareuse blanche ? Était-ce bien cela ?

Interloquée, la jeune femme s'exclama :

- Comment le sais-tu, mon cher ? Tu m'étonnes.

Le troisième soir, Neang Peou redemanda à son mari la permission de retourner au spectacle, ce à quoi son mari consentit comme précédemment. Sûr du départ de son épouse, le Porc se dépouilla vite de son enveloppe afin de faire encore une fois de la musique avec la troupe. Mais l'épouse, trop intriguée par l'attitude de son mari, n'était pas vraiment partie. Après avoir fait quelques pas, elle fit demi-tour, se cacha et guetta son mari. Alors elle le vit se dépouiller de son enveloppe de porc : d'une très grande beauté, il était le jeune acteur qu'elle avait tellement admiré. Elle se précipita pour l'empêcher de reprendre son enveloppe de porc et le supplia de ne plus s'en servir. Le mari ne s'y opposa pas, mais demanda à son épouse de bien conserver sa dépouille de porc. Neang Peou s'empara de ladite enveloppe et la mit, selon le désir de son époux, dans un endroit approprié ; tous deux vécurent ainsi dans un bonheur perpétuel.

Vers cette époque le Cambodge n'avait plus de souverain. Les chefs de l'armée et les ministres organisèrent alors des cérémonies propitiatoires afin de trouver le personnage idéal ayant accumulé des mérites et, de ce fait, digne d'être consacré roi. Or à ce moment précisément l'histoire extraordinaire du Porc se répandit à travers le royaume et frappa les esprits des gens. Les ministres prièrent donc cet homme exceptionnel de monter sur le trône et de régner longtemps.

Au terme de peut-être deux semaines après son installation sur le trône, le nouveau roi se transporta, en compagnie de la reine, dans la demeure du seigneur qui était son père. Très touché par la venue du roi, le seigneur terrien fit aménager un endroit où accueillir dignement l'auguste souverain. Le roi s'étant enquis du nombre de ses enfants, garçons et filles, le riche seigneur répondit :

- Le serviteur de Votre Majesté n'a qu'un seul fils. Celui-ci, bien que né avec un corps de porc, n'en savait pas moins parler couramment le langage des humains. Un jour, cet enfant nous demanda de lui chercher une épouse humaine. Quand le serviteur de Votre Majesté lui en eut signifié l'impossibilité, l'enfant disparut subitement. Le Serviteur de Votre Majesté ignore depuis son départ où il se trouve.

Là dessus le souverain dévoile toute vérité. Le riche terrien et son épouse, ravis du récit du roi, l'étreignirent et le félicitèrent de ses mérites et de son autorité royale. Puis, le monarque invita le riche terrien et son épouse à vivre au palais royal. Quant à la vieille dame, la mère de Neang Peou, elle aussi fut autorisée à s'installer au palais royal.

Bien que l'auguste souverain eût un physique et un comportement absolument humains, il n'en éprouvait pas moins une préférence marquée pour les porcs. N'avait-il pas vécu naguère sous l'enveloppe de cet animal ? L'auguste souverain

enjoignit donc aux astrologues de conférer le nom du Porc à une année du cycle des douze animaux et de l'appeler, par conséquent, *chnām kur*, c'est-à-dire "l'Année du Porc".

Voilà l'histoire du Porc devant désigner une année du cycle des douze animaux.

III. L'ORIGINE DES *NEAKTA*

1. À propos des *Neakta*

Les *neakta* sont les esprits des morts qui reviennent dans un but précis surtout pour protéger une communauté, un pays, ou une importante personnalité. Leur demeure est soit une pierre soit un arbre. Ils servent aussi à "garantir la bonne protection des cultures [...] ils assurent la protection des villageois [...] ils protègent également les villageois contre les épidémies et les calamités diverses."³¹ Le *neakta* peut être une termitière, un morceau de pierre ou même une motte de terre séchée que les gens vénèrent quand ils ont accompli des miracles pour eux. Actuellement le culte des *neakta* coexiste au Cambodge avec le bouddhisme, surtout à la campagne.

À quand remonte l'origine des *neakta* au Cambodge ? Nous pensons qu'elle se situe au début de la naissance du pays khmer, avant même l'arrivée du bouddhisme et de l'hindouisme. Mais si l'on se réfère au conte ci-dessous, les *neakta* sont d'origine chinoise. Ils arrivent au pays khmer lors de la venue d'émigrants originaires de l'Empire du Milieu, en des temps immémoriaux, avant d'essaimer vers d'autres pays.

2. Le conte³²

Voici l'histoire de leur origine.

Autrefois, dans un passé lointain, deux hommes pauvres, le père et son fils adulte, vivaient dans un village fort distant de la capitale impériale. Lors de la mousson, le père tomba gravement malade, mourut et laissa son fils, orphelin, tout seul. Le fils pensait qu'il ne fallait pas enterrer la dépouille mortelle de son père dans le voisinage des tombes creusées à l'intention des gens aisés. Il se disait aussi qu'il devait l'inhumer loin des autres, "car nous sommes des gens pauvres". Il enterra donc son père à côté d'un monticule éloigné. Après les obsèques de son père, il se mit à travailler comme auparavant. À cause de sa grande piété filiale, le pauvre garçon entretenait avec zèle la tombe de son père et apportait régulièrement des offrandes consistant en pâtisseries et nourritures diverses.

Un jour, comme il pleuvait sans cesse, le pauvre garçon, renonçant à s'alimenter et à boire, se coucha à côté de la tombe de son père et ne rentra pas chez lui. Au cœur

³¹ Alain FOREST, *Le culte des génies protecteurs au Cambodge. Analyse d'un corpus de textes sur les neakta*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 23.

³² *Recueil...*, tome VIII, 1^{ère} éd., Phnom Penh, 1972, pp. 99-106

de cette nuit solitaire – le malheureux dormait profondément – l'esprit de son père lui apparut en rêve et dit :

- Mon garçon ! Mon garçon ! Pourquoi t'obstines-tu à me veiller ici, alors que je suis mort ? Maintenant dis-moi, mon fils, qu'entends-tu faire ?

L'esprit du fils répondit :

- Je n'ai point de projet, Père !

L'esprit du père demanda trois ou quatre fois à son fils de préciser ses intentions. Alors celui-ci répondit :

- Voilà ce que je désire : j'aimerais être plus puissant que tout le monde, si bien que même l'empereur me salue quand il me rencontre ! L'esprit du père consentit :

- Compte sur moi ! Ton désir sera exaucé. Lève-toi demain de bonne heure. D'ici tu prends la piste au nord du monticule. Parvenu à une succession de trois collines, dépasse-les et tu verras un sentier à l'entrée duquel se trouvent trois grands arbres plus hauts que les autres. Ces arbres ombragent un bloc de pierre, imposant et brillant, gisant seul en face des autres blocs de pierre ; il est entouré de lianes formant décor. C'est cette pierre justement qui convient aux personnes ayant accumulé des mérites [dans les vies antérieures]. Dès ton arrivée, prends place sur ladite pierre. Observe fidèlement mes instructions ! Salut !

Dès son réveil, au matin, le malheureux tremblait de tous ses membres. Convaincu du bien fondé du rêve, il n'en saisit pourtant pas le sens caché. Il salua donc la tombe de son père et s'en fut. Il espérait que son souhait serait exaucé et qu'il reviendrait, ensuite, afin d'honorer, comme par le passé, la sépulture de son père.

Le jeune homme franchit, pendant sept nuits et sept jours, forêts et plaines, plaines et forêts. Il vit alors les grands arbres, puis le bloc de pierre qui devait convenir, le tout correspondant aux recommandations prodiguées par son père. Conformément aux instructions de son père, il s'assit sur le bloc de pierre. Ce fut à ce moment là que le corps de l'adolescent se changea en une pierre dure, inanimée.

Depuis cette métamorphose, le jeune *neakta* reçut sans interruption offrandes variées et hommages respectueux de la part des gens – quel que fût d'ailleurs leur rang social – selon le vœu formé devant l'esprit de son père.

Cette transformation avait donné lieu aux offrandes et vœux destinés aux *neakta*, actes de dévotion perpétués jusqu'à nos jours. De plus la statue de pierre due à une intervention magique est la première d'un *neakta*. Mais il convient de signaler que la statue primitive ne correspondait pas au souhait du *neakta*, qui avait ambitionné la toute puissance et l'indépendance individuelle sans restriction.

Puis, un jour, le chef de ce village organisa un magnifique cortège nuptial en l'honneur de sa fille devant être conduite auprès de son fiancé. On ignorait que le *neakta* se trouvait sur la route prise par le cortège. Le *neakta*, quand il eut vu le cortège et la fiancée si belle, s'éprit d'elle éperdument. Il l'envoûta et la fit asseoir sur un bloc de pierre près de lui. Alors la jeune fille, subjuguée par le grand pouvoir magique du Génie, fut à jamais changée en pierre.

Quant à son père, le chef du village, il ne cessa de prononcer prières et promesses à l'adresse du *neakta* pour que sa fille recouvrât sa condition humaine : que de vains efforts, hélas ! Alors dépit et désespoir d'une violence inouïe s'emparèrent de son

cœur et l'emplirent d'une rancune tenace à l'encontre du Génie. Peu de temps après cela, le chef du village tomba malade et vomit même du sang. Les médecins ne purent le guérir. Avant de mourir, il prescrivit à son épouse de se procurer, dès son décès, quatre morceaux de charbon et d'en placer un, sans faute, dans chacun des quatre coins du cercueil. De fait, il envisageait de mettre le feu aux quatre points cardinaux de la demeure du *neakta* et assouvir, ainsi, sa soif de vengeance. L'épouse exécuta scrupuleusement les dernières volontés de son mari.

Mais le jeune *neakta*, quand il réalisa que le fantôme projetait d'incendier sa niche, se déguisa en matrone et dit à l'épouse du chef de village :

- Madame, Madame ! N'exécutez pas les dernières volontés du défunt. Ce qu'il demande n'est pas conforme à nos coutumes. Personne n'a l'idée de mettre du charbon dans la bière d'un mari, comme vous avez l'intention de le faire, Madame !

Ainsi mise en garde, la veuve consentit à en retirer trois morceaux. Elle n'y laissa qu'un seul, car, avant sa mort, son mari lui avait expressément recommandé de ne pas oublier le charbon.

Quant au fantôme du chef de village, il se saisit de l'unique morceau de charbon laissé dans le cercueil et mit le feu à un seul côté de la niche du *neakta*, aussitôt embrasée.

3. Analyse du conte

Voilà la raison pour laquelle les Chinois ont pris l'habitude de raconter aux enfants qu'un seul côté de toutes les niches – peu importe la nature des matériaux de construction – aménagées à l'intention des *neakta*, est disproportionné par rapport aux trois autres. Autrement dit, l'incendie partiel allumé par le fantôme du chef de village, rapporté dans notre conte, en est la cause sanctionnée par la tradition.

Au moment de la prise de possession d'un médium, le *neakta* chinois se tient à califourchon : il symbolise ainsi le bloc de pierre sur lequel était assis le *neakta* mentionné dans le conte, qui s'était transformé en statue de pierre. Les *neakta* du Cambodge observent la même attitude que ceux de Chine, attitude probablement empruntée à la croyance des Chinois.

Lorsque les gens consultent un *neakta* chinois au sujet de leur destinée, celui-ci, bien que généralement pressé, retarde sa réponse car il doit d'abord se rendre, dit-il, auprès du Grand *neakta*. Il est permis de penser que le Génie chinois demande conseil au fantôme de son père à qui il doit, en tout état de cause, son indépendance d'esprit. Quoi qu'il en soit, nul ne connaît la demeure du Grand *neakta*.

Les Chinois respectent la coutume selon laquelle, avant leurs noces, les fiancés doivent saluer le *neakta* et lui rendre hommage. Toutefois, ce qui importe dans le conte est le fait que la fille du chef de village a été changée en statue de pierre parce que le *neakta* s'est éprit d'elle, et non parce qu'elle lui aurait manqué de respect. Les Chinois, qu'ils soient grands et petits, tous, sans exception, doivent honorer les *neakta* ; là où vivent des Chinois, on trouve toujours des *neakta* : bref, en dernière analyse, leur intervention revêt une importance capitale. Et de fait, les Chinois honorent tous les *neakta*, que ceux-ci soient chinois, khmers ou vietnamiens. Les

Cambodgiens, en revanche, ne font pas beaucoup de cas des *neakta* chinois ; ils les considèrent avec amusement.

À en croire ce conte, les *neakta* seraient d'origine chinoise : leur implantation au Cambodge coïncide avec l'arrivée massive des Chinois en quête d'un gagne-pain au Cambodge. De plus, l'organisation de leur territoire est bien plus ancienne que celle des Cambodgiens. Les Cambodgiens accompagnent la possession des médiums féminins de cérémonies propitiatoires à l'intention des revenants, des esprits malveillants, des sylvaains, des démons. On est en droit de se demander si la prise de possession par un *neakta* n'est pas calquée sur un modèle étranger, c'est-à-dire chinois. Or depuis longtemps les échanges entre les civilisations khmère et chinoise sont nombreux. Le brahmanisme, également représenté au Cambodge, ne se manifeste que par les vœux, les invocations, les chants et les danses qui sont les actions de grâces pour les services rendus par les divinités sollicitées. De nos jours les adeptes de la foi bouddhique se contentent d'offrir "l'Arec de la Loi" (*slā dharm tūñ*) en hommage aux statues du Bouddha lors de la vêtue ou du rasage du crâne des moines.

IV. VOLEUR-AU-GRAND-CŒUR

1. Les contes satiriques

Cette histoire et les trois autres qui vont suivre sont autant de satires sociales. "À travers sa littérature, nous allons regarder vivre le peuple khmer et ses appréciations sur la société dans laquelle il vit."³³ Les Khmers sont friands de ce genre littéraire. Leurs contes et légendes décrivent le jeu des relations sociales, entre parents et enfants, entre beaux-parents et beaux-enfants ; mettent en scène des naïfs qui se font arnaquer par des malins ; des maris trompés ; de hautes personnalités qui se font ridiculiser par de simples gens du peuple dépourvus de toute instruction ; des religieux cupides et simples... Même les animaux y occupent une place importante tels le lièvre, le tigre, le singe, l'éléphant... Le souverain est la personnalité qui joue le rôle d'arbitre ou de justicier.

Pierre Bitard a noté une autre version de ce conte avec le nom du héros, In Prakât, tout en se contentant de donner simplement un résumé et non pas la traduction intégrale : "Une histoire très curieuse qui nous raconte l'ascension d'un petit mandarin au rang de ministre de la Justice, grâce à l'aide matérielle d'un voleur, In Prakât, celui qui aimait mieux voler que d'aller à l'école."³⁴

³³ Pierre BITARD, "Essai sur la satire sociale dans la littérature du Cambodge", *BSEI*, XXVI, 2, 1951, p. 191. A l'origine, c'était un Mémoire de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer, s.d., composé de 2 parties. On y trouve notre texte, 48 p., plus une annexe comportant "Histoire de Thmenh Chey (traduction inédite) ; 'Proverbes cambodgiens inédits (recueillis par P. Guesdon) II, et "Bibliographie".

³⁴ Pierre BITARD, *Ibid*, p. 210-211.

2. Le conte³⁵

Plusieurs générations se sont transmises le conte suivant :

Dans un village vivait un garçon surnommé “Voleur-au-grand-cœur” par les habitants. Adolescent, il avait perdu son père ; il ne lui restait que sa mère. Le jeune homme ne manifestait aucune envie de se mettre au travail. Mais dès la tombée de la nuit, il partait commettre des larcins aux dépens des villageois. Bien que sa mère l’exhortât sans arrêt à bien se conduire, il continuait ses activités malhonnêtes. Puis la mère conduisit son fils à l’école du monastère afin qu’il apprît à lire et à écrire. Or il répugnait au jeune homme de s’instruire. Il continuait cependant de subvenir aux besoins de sa mère et de lui-même en volant le bien d’autrui. Son maître d’école ne réussissait pas à le remettre dans le droit chemin.

Un jour le souverain de ce pays prit place sur la terrasse royale et reçut en audience les chefs militaires et les ministres. Il leur dit :

- Il y a encore une province sans chef à administrer. Si quelqu’un parmi vous est en mesure de verser la somme 40 *kahāpaṇa* au trésor, nous lui confierons le gouvernement de cette province.

Puis le roi réintégra le palais.

Un petit fonctionnaire qui avait assisté à l’audience royale rentra chez lui : il était fort troublé, car il ambitionnait la charge de chef de province. Au cours de la nuit, déjà couché, il dit à son épouse :

- Ma chère ! Le roi nous a fait savoir qu’il nommerait au seul poste encore vacant de chef de province l’homme capable de verser 40 *kahāpaṇa* au trésor royal.

L’épouse lui répondit :

- Cher époux ! Je souhaite ardemment que vous soyez chef de province. Mais comme nous sommes actuellement démunis, comment trouver la somme exigée par le roi ?

Puis elle implora l’aide des divinités :

- Que les divinités m’aident à trouver les 40 *kahāpaṇa* demandés par le roi, et que mon mari devienne tout de suite chef de province.

Tandis que les deux époux s’entretenaient de la sorte, Voleur-au-grand-cœur, en route pour un autre larcin, était assis sous la maison du petit fonctionnaire. Après avoir entendu les paroles du couple, il compatit avec lui, chercha la somme nécessaire, l’enveloppa dans un morceau de tissu rouge, revint, passa le rouleau par un trou et partit.

Au grand jour, à son réveil, le fonctionnaire aperçut le tissu rouge contenant les 40 *kahāpaṇa*. Heureux, il dit à son épouse :

- Ça y est ! Les divinités nous ont offert 40 *kahāpaṇa*.

L’épouse le rejoignit à l’instant, se rendit compte par elle-même et fut au comble de la joie.

Au cours de l’après-midi, le fonctionnaire déposa la somme en cause au trésor royal, et le souverain le promut chef de province.

³⁵ *Recueil...*, tome 1, 3^e éd., Phnom Penh, 1965, pp. 89-100.

Quand Voleur-au-grand-cœur eut appris la nomination du fonctionnaire, il se mit à dérober les biens des gens de ladite province, mais fit en sorte d'être arrêté. Les gens, victimes de ces larcins, traînèrent le voleur devant le chef de province. Celui-ci le fit enchaîner et enfermer par le chef geôlier sous sa propre maison. Là, Voleur-au-grand-cœur grommela, au milieu de la nuit :

- J'ai eu pitié d'un homme qui désirait être chef de province. J'ai fait un effort pour trouver les 40 *kahāpaṇa*. Je les ai enveloppés dans un morceau de tissu rouge, en pleine nuit. Maintenant, devenu chef de province, il n'a point pitié de moi. Il m'a fait enchaîner et me fait souffrir ici !

Et Voleur-au-grand-cœur ne cessa de répéter ses griefs à haute voix.

Quand le chef de province et son épouse eurent entendu les paroles du voleur, ils constatèrent à leur grande surprise qu'elles s'appliquaient parfaitement à leur propre cas et que, par conséquent, il fallait l'interroger afin d'en avoir le cœur net. Le chef de province descendit donc et dit au voleur :

- Nous n'avons pas bien entendu toute ton histoire. Répète-la tout de suite. Il nous importe de la savoir en entier.

Voleur-au-grand-cœur répondit :

- Je suis coutumier du vol. Je dérobe sans répit le bien d'autrui ; ainsi j'assure ma subsistance. Une nuit, vous étiez alors fonctionnaire subalterne, et vous n'étiez pas encore chef de province, une nuit, disais-je, j'avais l'intention de voler et m'assis sous votre maison. C'est là que je vous entendis dire à votre épouse qu'à défaut de verser 40 *kahāpaṇa* au trésor royal, vous ne seriez pas promu chef de province. Votre épouse ne fit que confirmer votre dénuement et l'impossibilité de trouver la somme nécessaire. Alors pris de pitié, je courus à la maison, pris les 40 *kahāpaṇa*, les enveloppai dans un morceau de tissu rouge, plaçai le tout près de votre lit, bref je vous l'offris. Puis je m'en fus chez moi. Le lendemain j'appris votre nomination. Me voici, voleur dans votre province. Je fus arrêté, conduit devant vous et incarcéré sans pitié.

Le chef de province ne mit point en doute les paroles du voleur.

Il lui dit :

- Bien cher ami ! Ton récit est exact. Grâce à ton aide je suis devenu chef de province. Ne t'inquiète pas ! Dès le matin je lèverai ta punition. Désormais nous formerons un couple d'amis. À propos, comment t'appelle-tu ?

Le jeune homme dit :

- On m'appelle Voleur-au-grand-cœur.

Là-dessus le chef de province remonta à la maison. Au matin, il enjoignit au geôlier de libérer Voleur-au-grand-cœur. Puis il dit :

- Cher ami ! Tu rentreras avec moi. Je t'entreprendrai désormais. Mais ne vole plus !

Voleur-au-grand-cœur :

- Je ne renoncerai pas à mes habitudes de voleur. Je vole pour subvenir aux besoins de ma mère qui est veuve.

Le chef de province remit la somme de 30 *kahāpaṇa* à l'intention de sa mère. Voleur-au-grand-cœur ne l'accepta pas.

Au chef de province de demander :

- Où habites-tu ?

Voleur-au-grand-cœur, avant de prendre congé du chef de province et de rentrer chez lui, répondit :

- Dans cette maison, là-bas.

À cette même époque le ministre de la justice et un fonctionnaire subalterne se haïssaient farouchement depuis de longs mois, si bien que ce dernier envisageait de tuer le ministre. Le fonctionnaire subalterne employait une domestique : à l'affût du moindre désir de son maître, elle était dévouée corps et âme. Au cours de la nuit, le fonctionnaire s'adresse à sa domestique :

- Aie pitié de moi ! Je nourris de la haine contre le ministre de la Justice, une haine telle que je désire sa mort. J'ignore cependant à qui m'adresser pour en exécuter le projet. Actuellement je ne vois que toi, car tu es intelligente.

Puis il ordonna à sa domestique :

- Quitte mon service et emprunte de l'argent au ministre de la Justice. Sois son esclave servante. Tâche de le servir aussi bien que moi-même ! Si tu t'occupes comme il faut des pièces communes, le ministre de la Justice, rassuré, voudra que tu le serves personnellement, c'est-à-dire que tu sois jour et nuit auprès de lui. Une fois agréée, attends qu'il dorme comme une pierre. Alors fais fondre du plomb et verse-le dans sa bouche. Il en mourra sûrement, mais personne ne saura de quoi il est mort. En cas de réussite, je te donnerai l'argent nécessaire à ton affranchissement.

La domestique accepta sans hésiter.

Or cette nuit Voleur-au-grand-cœur se mit en route une fois de plus pour voler. Il s'assit d'abord sous la maison du fonctionnaire subalterne et entendit les instructions que celui-ci donnait à sa domestique dans le but de tuer le ministre de la Justice.

Le jour suivant, la servante prit donc congé de son maître. Elle se rendit chez le ministre de la Justice, lui demanda de l'argent, offrit en échange ses services. Le ministre accepta, lui avança la somme nécessaire à son affranchissement et l'engagea en qualité de domestique. Comme elle travaillait avec application, le ministre et son épouse, très satisfaits, non seulement lui accordèrent leur confiance entière, mais encore lui permirent d'être auprès d'eux à toute heure du jour et de la nuit. Si bien qu'un jour, au cœur de la nuit, la servante voyant ses maîtres profondément endormis, alluma le feu, fit fondre du plomb, apporta le métal encore bouillant et le versa dans la bouche du ministre qui mourut sur le champ. Puis elle alla se coucher comme à l'accoutumée.

Le matin, à son réveil, l'épouse du ministre vit son mari, mort. Elle se mit à hurler d'effroi et de chagrin. Alors les voisins se précipitèrent chez elle, nombreux, et virent le fonctionnaire effectivement mort. Comme le corps ne portait aucune trace de violence ou de maladie, on ignorait la cause du décès. Alors la veuve rendit compte au roi de la mort inexplicable de son mari. Le roi enjoignit à ses ministres de faire le constat sur les lieux. Incapables de déterminer la cause de la mort – car le corps ne

leur fournissait aucun indice – ils retournèrent au palais pour informer le roi de ce qu'ils avaient vu. Le roi fit inhumer son ministre selon les rites.

Peu de temps après, à l'occasion d'une cérémonie royale, le corps des fonctionnaires royaux rendit hommage au souverain. Celui-ci leur déclara :

- Si quelqu'un d'entre vous est en mesure d'identifier avec certitude l'assassin du ministre de Justice, nous le nommerons à la place du défunt.

Puis le roi regagna ses appartements. Le chef des armées et les hauts fonctionnaires rentrèrent chez eux à leur tour.

À ce moment, le chef de province, ami de Voleur-au-grand-cœur, convoitait le poste de ministre de Justice. Il alla voir Voleur-au-grand-cœur. Celui-ci demanda :

- Cher ami, que veux-tu ?

Le chef de province :

- Je te demande un service. Le ministre de la Justice est mort d'une cause inconnue. Maintenant Sa Majesté nommera ministre de la Justice la personne qui aura été en mesure d'identifier avec certitude le meurtrier. En as-tu entendu parler ? Il est vrai que je convoite la charge de ministre de la Justice.

Voleur-au-grand-cœur répondit :

- Je suis parfaitement au courant. En effet, au cours d'une nuit où j'étais parti pour voler, je me suis assis sous la maison d'un fonctionnaire subalterne, sise au Nord, un peu éloignée de celle du ministre de la Justice. Ce fonctionnaire disait alors à sa domestique qu'il haïssait le ministre tellement qu'il désirait la mort de son ennemi. Il sollicitait son concours. Autrement dit, elle devait le quitter et aller vivre auprès du ministre. S'il acceptait ses services, elle devrait gagner sa confiance aveugle, si bien qu'il ne pourrait plus se passer de ses services de jour comme de nuit. Puis, en pleine nuit, elle devrait faire fondre du plomb et le faire couler, encore bouillant, dans la bouche du ministre pendant qu'il dormirait profondément. Il en mourrait sûrement. J'ai, du reste, bien retenu tout cela, continua le voleur. Tu peux donc, cher ami, le rapporter au roi. Il faudra toutefois procéder à l'exhumation du cadavre et le soumettre à un examen approfondi. Si vraiment on trouve du plomb dans le corps du défunt, ta nomination ne fera plus de doute.

Pourvu de ces renseignements, le chef de province rentra chez lui, puis en informa le roi, le jour suivant. Le roi fit arrêter et incarcérer par ses agents le fonctionnaire subalterne et la domestique en cause. Puis il ordonna l'exhumation du cadavre où des traces de plomb furent effectivement constatées. Les deux suspects furent traduits en justice. La servante avoua son crime. Les deux coupables furent donc exécutés suivant l'ordre du roi, et le chef de province, promu ministre de la Justice.

Dès sa nomination, l'ancien gouverneur de Province fit venir son ami Voleur-au-grand-cœur et lui dit dès son arrivée :

- Bien cher ami ! Me voici, grâce à toi, ministre de la Justice. Désormais il ne faudra plus commettre de vol. Je pourvoirai à l'entretien de toi et de ta mère jusqu'à la fin de vos jours.

Voleur-au-grand-cœur répondit :

- Permets-moi quand même un ultime vol.

Sur ces paroles il rentra chez lui. À la tombée de la nuit, Voleur-au-grand-cœur s'introduisit chez un négociant. Il lui prit beaucoup d'argent, de tissus et de vêtements, et remit le tout à sa mère. Le lendemain, Voleur-au-grand-cœur fit savoir au ministre de la Justice :

- Cher ami ! Cette nuit j'ai volé beaucoup d'argent, de tissus et de vêtements. Désormais, crois-le bien, je ne recommencerai plus.

Le ministre de la Justice :

- Cela me fait plaisir que tu renonces au vol. Si jamais tu as besoin de quelque chose, viens me voir sans te gêner. Je te le donnerai. J'accepte de te nourrir jusqu'à la fin de ta vie.

Voleur-au-grand-cœur prit congé du ministre de la Justice. Il continuait de s'occuper de sa mère et était heureux. Les deux hommes, grâce à leur solide amitié, se réconfortaient réciproquement, selon leur promesse.

Le proverbe ne dit-il pas que "les personnes au grand cœur ne sont jamais abandonnées ?"

V. HISTOIRE DES QUATRE MENTEURS

1. Ruses et mensonges

Le mensonge, l'affabulation et la ruse alimentent la majeure partie des différents textes satiriques khmers. Les enfants font des tours à leurs parents pour se venger tels Thmenh Chey ou A Lev. Les adultes racontent des histoires à dormir debout pour accaparer les biens d'autrui ou s'emparer de la jolie femme d'un autre. Les commerçants chinois ou malais se font avoir par les Khmers qui arrivent à leur faire peur tout en racontant des histoires sordides. Souvent, les lascars récoltent le fruit de leurs méfaits tel "qui sème le vent, récolte la tempête !" Ici, nos quatre menteurs tombent dans leur propre piège alors qu'ils tentaient d'acquérir malhonnêtement la fortune d'un couple de personnes âgées, restées encore alertes.

2. Le conte³⁶

Autrefois quatre menteurs se réunirent et mirent au point un plan leur permettant de s'emparer frauduleusement, loin de chez eux, des biens d'autrui. Tombés d'accord, ils prirent la route. Peu de temps après leur départ ils rencontrèrent deux personnes âgées ; elles s'occupaient de leur champ de coton situé à l'écart du village, en bordure du fleuve. Les quatre malfrats savaient au reste que les deux vieilles personnes vivaient dans l'aisance. Par conséquent, ils décidèrent de s'arrêter à cet endroit, de mystifier ce couple de vieilles gens et de dérober ainsi leurs biens. Les quatre individus leur adressèrent donc la parole :

³⁶ *Recueil...*, tome 1, 3^e éd., Phnom Penh, 1965, pp. 166-171.

- Grand-papa, grand-maman ! Nous venons d'un pays bien lointain. Nous cherchons activement des personnes en mesure de nous raconter des histoires et légendes d'autrefois. C'est pourquoi nous vous prions, grand-papa, grand-maman, de raconter une histoire ancienne que nous aimerions entendre.

- Chers enfants ! Nous n'en connaissons point et n'en avons d'ailleurs jamais connu. Allez voir d'autres personnes !

Alors les quatre compères répondirent :

- N'aimeriez-vous pas, grand-papa, grand-maman, écouter les personnes encore prêtes à raconter ce genre d'histoires et de légendes ?

- Nous voudrions bien, chers petits, mais nous ne connaissons personne capable d'en raconter.

Afin de pouvoir s'appropriier sans difficulté les biens de ces deux personnes d'âge, les quatre malfrats leur répondirent astucieusement :

- Nous en connaissons quelques-unes rapportées par nos grands-parents. Nous voulons bien les raconter, Grand-papa ! Grand-maman, mais à condition que vous les acceptiez à la lettre, sinon un grand malheur nous frappera tous.

Les deux vieillards se déclarèrent d'accord.

Le premier individu débita l'incroyable histoire suivante :

- J'étais depuis trois mois dans le ventre de ma mère. Alors elle eut envie de manger un durian. Mais l'arbre qui se trouvait devant la maison mesurait environ 16 mètres de haut et ne portait qu'un seul fruit. Maman était incapable d'attraper le fruit qu'elle désirait manger. Conscient de son envie, je quittai son ventre par la "Porte d'or" (= le sexe féminin), allai cueillir le durian et l'offris à ma mère. Puis je retournai dans le ventre de ma mère.

Le deuxième larron raconta ceci :

- Au sixième mois de mon séjour dans le ventre de ma mère, je m'aperçus combien il lui était pénible de s'occuper des rizières, des champs et du potager. Alors je quittai son ventre pour travailler, à sa place, dans les champs et les rizières, pour garder les bœufs et les buffles, pour faire la cuisine et pour chercher l'eau : bref, je me chargeais, du matin au soir, de ses corvées habituelles. À la tombée de la nuit, je regagnais le ventre de ma mère. Et je continuai de la sorte jusqu'au jour de ma naissance.

Le troisième scélérat raconta :

- Grand-papa ! Grand-maman ! Enfant du ciel, je descendis sur la terre et me logeai dans le ventre de ma mère actuelle. Dès le franchissement de sa "porte d'or", je l'aidais jusqu'à ma vieillesse à exécuter toutes sortes de travaux. Sentant venir ma dernière heure, je lui demandai de retourner dans son ventre : je voulais échapper à la mort et renaître, une fois de plus, tout jeune.

Le quatrième type raconta :

- Quant à moi, dès la sortie du ventre de ma mère, je pratiquais les cinq règles et les huit bons chemins bouddhiques. Mes vertus n'étaient cependant pas celles observées par les autres, car les miennes me permirent de boire, de fumer de l'opium et d'attenter à la vie d'autrui. Après sa mort, je renaîtrai comme une divinité et jouirai du bonheur paradisiaque.

Quand les quatre larrons eurent débité leurs mensonges, ils demandèrent aux deux vieillards :

- Nos histoires vous semblent-elles exactes ?

Bien qu'ils répondissent par "oui", les deux personnes âgées n'étaient pas dupes et savaient bien qu'ils entendaient des craques.

Comme les quatre malandrins n'avaient plus rien à raconter, ils demandèrent au grand-père de leur servir, à son tour, une histoire.

Le vieil homme y consentit, mais aux mêmes conditions que celles que les quatre lui avaient imposées. Les quatre garçons les acceptèrent, et grand-père leur dit :

- Mes chers enfants ! Après avoir cultivé, pendant cinq ou six ans, notre champ de coton, nous avons amassé une jolie fortune composée de pièces d'or et d'argent. Elle aurait suffi pour vous nourrir tous les quatre, mes chers garçons ! Puis, pendant une année, nos cotonniers ne produisirent rien. Nous en ignorions la cause. Un jour, en se promenant dans le champ, je me creusai la cervelle pour trouver la cause de l'improductivité. Alors j'aperçus un cotonnier. Il avait la taille d'un palmier à sucre et ne portait qu'un seul fruit énorme. Je grimpai sur l'arbre pour le cueillir et l'amener à la maison. Mon épouse et moi-même ouvrirent le fruit. Nous découvrîmes quatre grains dont chacun représentait un garçonnet. Je demandai à mon épouse de prendre soin d'eux. Une fois devenus grands, les quatre garçons prirent la poudre d'escampette. Vous voici revenus !

Paniqués, les quatre menteurs déclarèrent aux vieux qu'il ne s'agissait sûrement pas d'eux.

- Pourquoi, s'exclamèrent grand-père et grand-mère, s'acharner à nier l'évidence ? Il nous semble que vous avez promis de ne point mettre en cause notre récit. Venez donc nous servir, chers enfants, et honorer votre promesse !

Tombés dans leur propre piège, les quatre larrons furent contraints de servir les deux-personnes âgées.

"Qui ment trop tombe dans son propre piège !"

VI. HISTOIRE DE L'HOMME QUI CONVOITAIT UNE FEMME MARIEE

1. Histoires d'adultère

Le thème de ce conte est l'acquisition malhonnête de l'épouse d'autrui par un autre, rendue possible grâce à la complicité de la femme, réticente au départ. J. Taupin a publié une autre version de cette histoire, dont le début et la fin sont complètement différents³⁷. En général, la convoitise de la femme d'un autre est essentiellement le fait du Roi, maître absolu du pays. Ainsi, un roi lépreux et veuf a-t-il fait enlever une reine extrêmement belle pour satisfaire sa passion. "La reine est enlevée et le roi cherche à guérir pour l'épouser, mais l'époux de la princesse séquestrée, se présente comme médecin et tue le pauvre roi amoureux sous une

³⁷ J. TAUPIN, "Une dizaine d'équitables jugements Bodisttava", *BSEI*, 2^e sem., 1886, p. 25-25.

douche brûlante.”³⁸ L’infidélité de l’épouse est souvent décrite. Mais il y a aussi des maris qui obtiennent bonheur et privilège grâce à leur femme. La préoccupation majeure des Khmers c’est d’avoir une bonne conjointe, une vraie femme³⁹ ; d’où le proverbe : “Ne te fie pas au ciel, ne te fie pas aux étoiles, ne te fie pas à ta fille qui prétend ne pas avoir d’amants, ne te fie pas à ta mère qui prétend ne pas avoir de dettes.”⁴⁰ Dans la vie courante, la femme est bien considérée par les Khmers car on considère que dans le couple, l’harmonie conjugale n’est possible que grâce à la femme. Les enfants sont plus près de leur mère que de leur père, car c’est une société surtout ‘matrimoniale’ ; l’épouse s’occupe des enfants, de la cuisine et gère l’économie familiale : c’est elle qui a le dernier mot.

2. Le conte

Il y avait une belle jeune femme qui était l’épouse de quelqu’un. Un quidam avait jeté son dévolu sur elle. Jour après jour, il la guettait au bord de l’eau. La dame se rendit compte qu’un homme la guettait et l’empêchait de se baigner. Excédée, elle lui dit :

- Cher Monsieur ! Pourquoi venez-vous ici chaque jour m’empêcher de me baigner ?

- Parce que je vous aime, je vous attends ici.

- Cher Monsieur, je suis déjà mariée. Ne venez plus pour me guetter. Je veux me baigner.

Au quidam de répondre :

- Je vous aime follement. Je suis incapable de m’en aller, à moins que vous consentiez à m’accorder vos derniers dons. Sinon, je ne bougerai pas avant d’être entendu.

La jeune femme ne sachant plus que faire pensa qu’il valait mieux se laisser faire.

Elle se donna au quidam. Puis, elle dit :

- Cher Monsieur, il vaudrait mieux rentrer chez vous.

- Mais non, ma chère ! Avant votre consentement, je refusais de m’en aller. Maintenant que c’est chose faite, pourquoi voulez-vous que je me retire ? Jamais je ne m’en irai.

La gourgandine :

- Avant d’être mon amant, vous étiez incapable de vous retirer. Maintenant que vous le fûtes qu’attendez-vous de plus ?

Le quidam :

- Je vous épouserai sans faute. Ne soyez pas surprise, ma chère.

La dame :

- Je suis déjà mariée. Je crains beaucoup mon mari.

Le sieur :

³⁸ Cf. Pierre BITARD, *op. cit.*, p. 214.

³⁹ Pierre BITARD, *op. cit.*, p. 199.

⁴⁰ Adrien PANNETIER, 11, “Sentences et proverbes cambodgiens”, *BEFEO*, XV, 3, 1915, p. 1.

- Ma chère, inutile de craindre votre mari. Je m'arrangerai pour que votre mari n'en sache rien. Ne le craignez donc plus !

Là dessus le sieur partit. Il découvrit le cadavre d'une femme, abandonné dans la forêt. À la nuit tombante, il prit le cadavre et le déposa à côté de la demeure de la jeune femme. Quand le mari légitime dormit profondément, il coucha le cadavre dans le lit du mari à la place de laourgandine, qu'il emmena loin de sa demeure après y avoir mis le feu. Réveillé par l'incendie, le mari secoua le cadavre qu'il prenait pour son épouse :

Hé! Debout ! Il y a le feu ! Pourquoi restes-tu indifférente et t'obstines-tu à dormir poings fermés ?

Le mari saisit le cadavre étendu sur la natte, déjà tout raide. La maison était transformée en fournaise, de peur d'être asphyxié, il sauta hors de la maison. Debout, il pleura à chaudes larmes et s'écria :

- Oh ma chère épouse ! Le feu t'a complètement consumée, tu es bien morte, chers voisins ! Au secours ! Au secours !

Cet homme était fortement convaincu que son épouse avait péri dans les flammes. D'où un immense chagrin.

Le lendemain matin il alla quérir des gens pour la levée du corps. Il leur emprunta de l'argent pour organiser les funérailles. Après les obsèques, il chargea des charrettes à bœufs et à buffles et partit pour se livrer à son négoce. Il lui fallut aussi restituer une partie des sommes empruntées à autrui.

Au cours de sa tournée, il se trouva dans un village nez à nez avec son épouse véritable. Elle était accompagnée de son amant. Le bonhomme s'écria :

- Cette femme est mon épouse. Pourquoi l'as-tu emmenée avec toi ?

Le séducteur répondit :

- Comment peux-tu m'accuser d'avoir enlevé ton épouse ? N'a-t-elle pas péri dans un incendie ?

Tout en se disputant la même femme, les trois allèrent trouver le juge. Incapable de résoudre le litige, le juge soumit l'affaire au roi.

Le séducteur dit au roi :

- Majesté ! Ce sieur prétend que cette femme est son épouse bien que celle-là ait péri dans un incendie.

Le véritable mari :

Majesté ! La femme morte au cours de l'incendie n'était pas mon épouse. Au contraire, celle-ci est ma véritable épouse. Que l'Auguste Majesté daigne me faire justice !

Réflexion faite, le roi dit :

- Dans cette affaire, la vérité n'est pas évidente. Procédons avec finesse et intelligence afin d'arbitrer cette querelle.

Le roi enjoignit à un fonctionnaire de se cacher à l'intérieur d'un tambour et de noter les paroles des deux hommes et de la femme. Puis il invita le véritable époux et la femme infidèle à emporter le tambour.

Au cours du transport du tambour la garce ne dit rien. Ensuite, le roi fit transporter le tambour par le séducteur et la garce. Pendant le trajet elle dit :

- Si j'étais restée fidèle à mon mari, je n'aurais pas encouru pareille peine.

Le séducteur :

- Tais-toi ! On pourrait nous entendre.

La garce :

- Pourquoi me taire ? que pourrais-je craindre ? J'ai si mal à l'épaule ! Tu t'en moques, bien sûr ! Tu ne le transportes que pour la première fois, alors que moi je le trimbale pour la seconde fois. J'en suis morte, ou presque.

Le fonctionnaire, dissimulé à l'intérieur de la grosse caisse, notait tout ce qu'il entendait. Dès le retour auprès du roi, ils déposèrent le tambour d'où l'on fit sortir le fonctionnaire. Celui-ci donna lecture de ce qu'il avait entendu et noté. Alors le souverain donna gain de cause au véritable époux et infligea la peine capitale à la garce et à son amant. Grâce à ses adresses et sagesse divine, le roi avait su démêler cette affaire.

VII. L'HISTOIRE DU MOINE ET DE SON ELEVE

1. Le contexte

Le conte ci-dessous met en scène un élève, A Phlonh, qui cherche à ridiculiser son maître, un moine, par différentes ruses ; le maître est tellement naïf qu'il se laisse prendre. Dans la vie, les Khmers bouddhistes ont un respect sans borne envers les moines comme envers les femmes. Si, dans les contes et légendes, les religieux font l'objet de railleries, il ne faut pas pour autant penser qu'on se moque de la religion du Jina. Ceux qui font l'objet de plaisanteries sont des personnages ambitieux, cupides et simplets, qui ne respectent pas bien les paroles du Bienheureux. Par contre, on admet bien volontiers que le monastère est le lieu où les parents confient leurs enfants pour être instruits⁴¹. Dans les familles attachées aux anciennes coutumes, les garçons doivent prendre la robe pendant quelque temps⁴². Les religieux sont des seconds parents. À la campagne, les moines remplacent les médecins ce qui, normalement, est interdit par le Bouddha : ce sont les prières qui doivent apaiser la douleur, ou guérir la souffrance et non pas les incantations magiques. Ces choses sont considérées par le Maître comme un moyen pour profiter de la naïveté des gens. Les moines sont aussi des voyants ou astrologues. La vie quotidienne des paysans est ainsi indissociable de la communauté religieuse. Au Cambodge, le bouddhisme ne cherche pas à abuser de la dévotion du peuple, mais plutôt à lui rendre service ; c'est pourquoi le peuple reste fervent même dans les périodes les plus difficiles.

⁴¹ A la campagne surtout, et à l'époque du Protectorat, les établissements scolaires étaient assez restreints. Certains des intellectuels khmers ont commencé leurs études primaires auprès des moines.

⁴² Dans notre famille, d'origine terrienne, tous les membres de sexe masculin ont pris momentanément la robe monastique. Il en fut ainsi pour notre père et ses deux frères avant de commencer leur vie civile.

2. Le conte

Dans un monastère vivait un moine avec son seul et unique élève, le nommé A Phlonh. Alors qu'A Phlonh était très malin, son maître était d'une crédulité et d'une naïveté excessives. Les fidèles ne lui offraient point de nourriture, de noix d'arec et de cigarettes, ni ne l'invitaient même une seule fois à partager leur repas chez eux. Ce *bhikkhu*, si démuné et si misérable, n'en possédait pas moins un éléphant.

Un jour le moine pensa qu'à défaut de subsistance offerte par les fidèles, il conviendrait d'acheter soi-même les différentes denrées afin de n'en pas manquer, le cas échéant. Il ordonna donc à son élève d'amener l'éléphant et de l'accompagner au marché pour l'achat des denrées de première nécessité. Là-dessus l'élève amena l'animal, et les deux se rendirent à dos d'éléphant au marché. Dès leur arrivée, le maître dit à son élève :

- Achète des denrées de longue conservation !

A Phlonh fit emplette d'une trentaine de kilogrammes de sel et mit ceux-ci dans des sacs. À la vue du sel, le maître questionna :

- Pourquoi n'as-tu acheté que du sel, alors qu'il fallait prendre aussi du poisson sec et fumé.

L'élève :

- Le sel se conserve longtemps. Il ne se détériore pas. C'est pourquoi je l'ai acheté.

Le maître, dans sa naïveté, ne sût qu'approuver.

Puis, pour rentrer, le moine monta sur l'éléphant. L'élève qui portait le sel le suivait à pied. À mi-chemin, le *bhikkhu*, enchanté du bruit causé par le balancement du fléau, se penche vers son élève :

- A Phlonh ! Je te vois porter le sel. Il n'est pas lourd, me semble-t-il n'est-ce pas ?

L'élève :

- Vénérable ! C'est fort agréable et vraiment très léger.

Le moine :

- Tu vas monter sur l'éléphant, je te suivrai à pied avec le sel.

Puis le maître mit pied à terre. L'élève enfourche l'éléphant et se porte devant le *bhikkhu*.

Le maître reprit :

- Tu vas conduire l'éléphant et m'attendre à l'ombre des prochains arbres !

L'élève conduisit l'éléphant jusqu'à l'ombre des arbres. Au lieu de s'arrêter pour attendre le moine, il poursuivit sa route jusqu'au monastère.

Le *bhikkhu* qui, maintenant, portait le sel, tout en emboîtant le pas de son élève, s'arrêta à maintes reprises, car le sel pesait très lourd, mais il ne vit plus son élève. Il envisage de revenir avec son élève pour chercher le sel. Il cacha donc le sel dans la forêt. Mais avant de le cacher, il redoutait que quelqu'un ne vît le sel et ne l'emportât à coup sûr. Il serait donc préférable de chercher un endroit à l'abri des regards indiscrets.

- Par conséquent, il dissimula les deux sacs dans l'eau, et s'en fut.

De retour au monastère, il questionna son élève :

- Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

L'élève répondit :

- Monté sur l'éléphant, j'avais bien l'intention, Vénérable, de vous attendre, mais l'éléphant ne tenait aucun compte de mes encouragements et exhortations. Il s'obstinait à ne point obéir. Il hâta le pas et ne s'immobilisa qu'une fois arrivé au monastère. Puis l'élève reprit : Maître, où avez-vous laissé le sel ?

Le bhikkhu répondit :

- Je l'ai caché à un endroit où j'ai brisé et planté en guise de repère une tige de lotus.

Le lendemain, les deux partirent chercher le sel. Sur place, le moine dit à son élève :

- Je l'ai caché dans l'eau de cet étang.

L'élève s'écria :

- Maman ! Le sel est fichu !

Puis A Phlonh descendit dans l'eau pour chercher le sel. Il en sortit les deux sacs complètement vides. Toutes les ficelles qui les fermaient avaient disparu. Seul un poisson minuscule se trouvait dans l'un d'eux.

Alors l'élève dit au Vénérable qu'un poisson minuscule avait avalé tout le sel. Il ramena le poisson et les sacs et les montra au maître. À la vue du poisson, le moine, prit de colère, frappa le poisson. Celui-ci lui enfonça son dard dans le doigt. Le venin ainsi dégagé provoqua une si vive douleur que le *bhikkhu* s'écria :

- Arrache vite le poisson et le dard ! Je souffre affreusement.

L'élève s'exécuta, non sans peine. Le doigt du moine saignait beaucoup, et le venin du poisson exaspéra la douleur.

Le vénérable et son élève, le dernier chargé des sacs et du poisson, rentrèrent au monastère. Là, le moine dit :

- A Phlonh ! Fais cuire le riz et griller le poisson sans tarder. Je veux déjeuner.

Comme l'effet du venin allait diminuant, le maître s'endormit. Le riz cuit et le poisson grillé, A Phlonh mangea tout sauf une boulette de riz et les arêtes du poisson, laissées dans une assiette mal couverte.

À son réveil, le Vénérable dit à son élève :

- Apporte riz et poisson. Je désire déjeuner.

A Phlonh simula de chercher le repas afin de servir son maître. Mais revenu, il dit :

- À part une boulette de riz et les arêtes, les mouches ont tout mangé.

Le maître dans sa crédulité goba le morceau et passa un rotin à son élève :

Chasse les mouches et fais leur quitter ma cellule !

A Phlonh pourchassa sans trêve les mouches. À ce moment, l'une d'elles se posa sur le bout du nez du Vénérable.

- Une mouche s'est posée sur mon nez. Fais la partir !

Obéissant, l'élève frappa à plusieurs reprises, mais au lieu d'écraser la mouche, il atteignit le nez du moine, lequel se mit à saigner abondamment. Paniqué, l'élève courut à la maison de ses parents et leur raconta tout. Les parents l'invitèrent à retourner au monastère, mais le fils refusa obstinément. Bien que le Vénérable se fût présenté en personne pour le ramener, A Phlonh n'osa le suivre : il craignait d'être rossé par son maître.

Un jour le moine se servit d'incantations afin de fléchir le cœur de son élève, pour que celui-ci revînt auprès de lui. Ayant eu vent de cela, A Phlonh rejoignit le monastère : il voulait faire croire à son maître que ses formules magiques étaient efficaces. Arrivé au monastère, il s'approcha tout doucement du moine en train, précisément, de se servir d'incantations :

- Vénérable, que faites-vous là ?

Le maître répondit par un mensonge :

- Je récite des *mantra* que quelqu'un m'a appris. Je veux acquérir l'invisibilité.

Le maître était absolument convaincu que son élève était revenu chez lui grâce aux incantations.

Le lendemain matin A Phlonh prépara le déjeuner et informa son maître que le repas était prêt.

- Eh bien, apporte-le !

Au moment de servir le repas l'élève fit semblant de ne pas voir le Vénérable et posa le plat sur la tête de celui-ci.

Le maître bougonna :

- Pourquoi poses-tu le plat sur ma tête ?

L'élève :

- Votre humble serviteur ne vous voit pas.

Alors le moine se déplaça un peu. De nouveau l'élève posa le plat sur la tête de son maître.

Le moine :

- Tu recommences ?

L'élève :

- Votre humble serviteur ne vous voit pas.

Le moine le crut : il était persuadé de l'efficacité de ses incantations, alors même qu'il avait menti en prétendant vouloir acquérir l'invisibilité en récitant les *mantra*. C'était efficace puisque personne ne le voyait. Cela valait bien la peine de les avoir appris par cœur. Puis A Phlonh servit son maître et se contenta de manger les reliefs.

Un jour, un fidèle invita le moine à déjeuner chez lui. Alors A Phlonh remarqua :

- Si le vénérable déjeune chez les gens, il n'est pas nécessaire de mettre le sous-vêtement susceptible alors d'une usure inutile. Ne prenez que votre tunique. Personne ne s'apercevra de rien, puisque le Vénérable connaît parfaitement les formules magiques assurant l'invisibilité. Nul ne pourra vous voir !

Le matin, le maître dit à son élève :

- Accompagne-moi. ! Nous allons déjeuner chez les fidèles !

Là-dessus le Vénérable s'en fut. Il n'avait mis que la tunique sans sous-vêtement. Il pensait que grâce à la grande efficacité des *mantra* conférant l'invisibilité, personne ne pourrait voir ce qu'un homme n'exhibe pas. Et il se mit en route avec son élève.

À son arrivée, les fidèles le prièrent de monter à la maison. Dès qu'il eut franchi le seuil, ils apportèrent les mets offerts pour le déjeuner. Comme le bhikkhu ne portait pas de sous-vêtement, il se sentait incommodé, se tournait tantôt à droite, tantôt à gauche, si bien que l'assemblée entière pouvait voir sa virilité, ce qui déclencha

l'hilarité bruyante de toute la maisonnée. Le moine n'avait pas encore touché aux mets. Il était si honteux qu'il se précipita hors de la maison et rentra au monastère. Là, il accabla son élève des reproches les plus vifs :

- Tu m'as conseillé de ne pas porter de sous-vêtement. Tu m'as fait perdre la face auprès des fidèles.

A Phlonh :

- Maître, il ne faut pas en vouloir à votre humble serviteur. L'accident qui vous est arrivé, n'est-il pas la conséquence d'un manquement devant annuler l'effet du *mantra* ?

Le moine :

- Quel manquement ?

L'élève :

- Quel chemin avez-vous choisi pour aller déjeuner chez les fidèles ?

Le maître :

- D'ici je suis allé vers l'Est.

L'élève :

- Oh ! là ! là ! Il s'agit vraiment d'un manquement de votre part ! Puis, après une pause, il reprit :

- Un jour vous m'avez dit que celui qui apprend les différentes formules magiques ne devra, sous aucun prétexte, consommer des caramboles, même pas passer sous un carambolier, autrement dit comme vous êtes coupable d'un manquement, le charme du *mantra* n'agissait plus. C'est pourquoi les gens vous ont vu dans une posture aussi indécente.

Le Vénérable était maintenant persuadé qu'A Phlonh avait raison, et que lui-même n'avait pas tenu compte des interdits empêchant le *mantra* d'agir. Dans sa crédulité, le moine ne mettait plus en doute la parole de son élève. Désormais A Phlonh servit son maître sans plus le quitter et se quereller avec lui.

Rien pour les gens honnêtes. Chance et longue vie et le reste pour les gens peu scrupuleux.

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations :

<i>A.A.</i>	<i>Arts Asiatiques</i>
<i>B.E.F.E.O.</i>	<i>Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient</i>
<i>B.S.E.I.</i>	<i>Bulletin de la Société des Études Indochinoises</i>
<i>E.A.</i>	<i>Extrême-Asie</i>
<i>E.C.</i>	<i>Études Cambodgiennes</i>

- *Recueil de contes et légendes cambodgiens* (en khmer), 9 vol, Phnom -Penh, 1959-1974 : tome I, 3^e ed., 1965, pp. 73-81 ; 89-100 ; 166-171 – tome III, 2^e ed., Phnom Penh, 1963, pp. 79-83 – tome VI, 1^{ère} ed., 1965, pp. 21-32 – tome VII, 2^e ed., 1968, pp. 71-80 – tome VIII, 1^{ère} ed., Phnom Penh, 1972, pp. 99-106.
- ANONYME, *Monographie de la circonscription résidentielle de Kompong Cham*, Saigon, 1907, p. 1-2.
- AYMONIER, Etienne, *Textes khmers publiés avec une traduction sommaire*, Saigon, Lithographié, 1878, [4]+84+[4]+299 p.
- BAUDOIN, Francis, “Un souvenir du passé Khmer : Vat Nokor”, *E.A.*, juillet 1926, p. 291-296.
- BITARD, Pierre, “Essai sur la satire sociale dans la littérature au Cambodge”, *BSEI*, XXVI, 2, 1951, p. 191.
- FABRICIUS, Pierre & LAN Sunnary, “Histoire des deux compères”, *EC*, 17, janvier-mars 1969, p. 31-37.
- FABRICIUS, Pierre & LAN Sunnary, “Conte de Ta Prohm Vat Nokor Ba Chey”, *Péninsule*, 31, 1995 (2), p. 61-76.
- FOREST, Alain, *Le culte des génies protecteurs au Cambodge. Analyse d'un corpus de textes sur les neakta*, Paris, L'Harmattan, 1992, 254 p.
- GITEAU, Madeleine, “Note sur les frontons du sanctuaire central de Vatt Nagar”, *A.A.*, XVI, 1967, pp. 125-140.
- KHING Hoc Dy, *Contes et légendes du pays khmer*, Paris, Sudestasia, 1989, 167 p.
- LAN Sunnary, “Pierre Fabricius (1922-1988)”, *Péninsule*, 28, Paris, 1994, pp. 13-17.
- LAN Sunnary, “L'imagerie du Cheval au Cambodge”, *Eurasie* (à paraître).
- LAN Sunnary, “Le dragon dans l'art khmer”, *Eurasie* (à paraître).
- LOUBET, Lucien, *Monographie de la province de Kompong Cham*, Phnom Penh, impr. A. Portail, 1939, in-8, 231 p., p. 5 sq.
- MIDAN, Paul, “Le roman cambodgien du Lièvre”, *E.A.*, 8-10, fév.-avr. 1927, 1927, pp. 275-292, 334-351, 365-383.
- MIDAN, Paul, “Histoire du Juge Lièvre”, *BSEI*, VIII, 4, 1933, p. I-VI et 1-116.
- MIDAN, Paul, *Le roman cambodgien du Lièvre*, Paris, CEDORECK, 1986, 81 p. (réimpression des deux précédents titres dans un même recueil.)
- MONOD, Guillaume-Henri, *Légendes cambodgiennes que m'a contées le gouverneur Khieu*, Paris, Bossard, 1922, 150 p.

- MONOD, Guillaume-Henri, *Contes khmers*, Gap, Imp. Louis Jean, coll. Feuilles de l'Inde, 1943, 304 p.
- MARTINI, François & BERNARD Solange, *Contes populaires inédits du Cambodge*, Paris, G.P. Maisonneuve, 1946, in-16, 292 p.
- PARMENTIER, Henri, "Vat Nokor", *BEFEO*, XVI, 4, 1916, p. 16-38, et, pl. I-V.
- PANNETIER, A[drien], "Sentences et proverbes cambodgiens", *BEFEO*, XV, 3, 1916, pp. 47-61.
- PAVIE, Auguste, *Les contes du Cambodge*, Paris, Ernest Leroux, 1921, 263 p., réédité par Sudestasia, Paris, 1988.
- POREE-MASPERO, Eveline, "Le cycle des douze animaux dans la vie des Cambodgiens", *BEFEO*, L, 2, 1962, p. 324.
- TAUPIN, Jean, "Une douzaine d'équitables jugements des Bodisttawa", *BSEI*, 2^e semestre 1886, pp. 23-25.
- TAN Kim Huon, *Géographie du Cambodge*, Phnom Penh, 3^e éd, 1963, 109 p., p. 69.
- THIERRY, Solange, *Le Cambodge des contes*, Paris, L'Harmattan, 1985, 295 p.
- THIERRY, Solange, *De la rizière à la Forêt, contes khmers*, Paris, L'Harmattan, 1988, 245 p.